

François Hollande

A la veille de l'élection présidentielle de 2012, *Le Monde*, en la personne de Nicolas Truong, responsable alors des pages « débats » et favorable à mes idées, me demanda d'interroger le candidat François Hollande. Nous nous rencontrâmes au siège du parti socialiste. Son visage placide et débonnaire me fit bonne impression et se surimprima à l'image d'homme d'appareil que j'avais de lui. Je ne savais pas que cet habile politique n'avait pas de pensée politique, comme la plupart de ses congénères. En même temps que mes questions, je lui faisais mes suggestions. J'avais en effet auparavant indiqué dans un texte, lui-même publié dans *Le Monde*, quelles seraient mes orientations « si j'étais président », et j'avais publié en 2011 dans *La Voie* la politique que je proposais. Le texte parut dans *Le Monde* et fit l'objet d'un petit livre aux éditions de l'Aube. François Hollande ne me contredisait nullement, semblant accepter plutôt qu'acquiescer à mes propos.

Il resta de cet entretien une sympathie mutuelle, un sentiment d'amitié de la part de Sabah, une promotion dans un ordre supérieur de la Légion d'honneur pour moi, et quelques rencontres.

Hollande se voulait un président « normal » sans penser que l'époque n'avait rien de normale. Il était sans vanité, nullement

grisé par le pouvoir, affable et généralement bienveillant. Pour lui, gouverner c'était tenir le gouvernail, et naviguer se réduisait au cabotage. Il ne sentait pas qu'on était en pleine aventure dans un océan d'incertitudes, et que la nation avait besoin d'une pensée à la fois réformatrice et visionnaire. Du reste, il ne me consulta jamais, préférant demander leur avis à Gauchet ou Rosanvallon. Il me considérait sans doute comme un utopiste, sans se douter de l'irréalisme de son réalisme. Cet habile fut en même temps un grand naïf qui fit confiance à celui qui le trahissait. Ma sympathie initiale s'est enrichie d'une sympathie finale, car j'ai toujours vu l'homme sous le politique.